

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 16 (1878)
Heft: 23 [i.e. 24]

Artikel: Quelques remarques sur les nez
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184765>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraisant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr.; six mois, 2 fr. 50.
 Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, 8 Juin 1878.

Un grand pèlerinage au tombeau du P. Canisius vient d'avoir lieu dans le canton de Fribourg; des milliers de catholiques y ont pris part, malgré la pluie qui tombait à torrents. Nous nous sommes demandé, ainsi que beaucoup d'autres, qui était le personnage à la mémoire duquel on rendait de si grands honneurs. Personne n'a su nous le dire. Nous n'avons trouvé d'autres renseignements que les lignes suivantes, d'où il résulte que Canisius fut le premier jésuite qui s'établit à Fribourg et y implanter cet ordre religieux.

« En 1577, il n'existait encore à Fribourg aucun établissement public pour l'instruction supérieure. Il n'y avait qu'une école primaire dans laquelle on enseignait un peu de latin aux élèves destinés au sacerdoce. Les jeunes gens qui voulaient embrasser la carrière du droit, de la médecine ou de la théologie, allaient étudier à Besançon ou à l'université allemande de Dillingen, alors très fréquentée et dirigée par des jésuites.

On commençait cependant à sentir le besoin d'une école supérieure, et lorsque le nonce du pape vint à Fribourg avec le jésuite Canisius, le gouvernement décida l'établissement d'un collège, et, pour lui fournir les fonds nécessaires, le couvent de Marsens fut supprimé vu le désordre qui y régnait.

Le collège fut construit de suite et les jésuites furent appelés pour y diriger l'enseignement. »



Quelques remarques sur les nez.

Le nez est quelquefois à lui seul toute la physionomie, et les physiologistes ont tiré de sa forme, de son relief plus ou moins accentué, de ses plans plus ou moins réguliers, toutes sortes d'indications sur le caractère de celui qui le porte.

Il y a des nez fins, aigus, qui donnent tout de suite l'idée de l'acuité de l'esprit, ce sont des nez de chercheurs et d'indiscrets; tel était celui de Saint-Simon.

Les nez solidement plantés, charnus, dénotent indubitablement l'importance et l'esprit de domination.

Les nez en bec d'aigle appellent leurs proprié-

taires aux grandes aventures, aux actions souvent héroïques.

Les nez fendus comme ceux de quelques chiens de chasse sont l'indice d'une grande bienveillance; ceux qui sont largement ouverts, aux narines mobiles, dénotent la sensualité.

Certains physiologistes prétendent que la longueur du nez est le diagnostic de l'esprit, de la valeur, de toutes les belles qualités, et que l'on ne peut être un grand homme si l'on n'a pas un grand nez. César, Napoléon portaient un bec d'aigle au milieu de la figure; le vieux Corneille avait le promontoire nasal très développé. Si l'on remarque les médailles et les portraits, on constate que les héros ont le nez proportionné à la grandeur de leur gloire.

Les éléphants, qui ont de l'intelligence à faire rougir bien des poètes, ne la doivent qu'à la prodigieuse extension de leur trompe, qui n'est autre chose qu'un nez de 5 ou 6 pieds de longueur.

Les grands nez sont en honneur partout le monde, excepté chez les Chinois et les Tartares, qui écrasent le nez de leurs enfants, estimant que c'est folie de porter un nez devant les yeux.

Les nez camus (courts et plats) déplaisent généralement et sont de mauvais augure.

Chez la femme, le nez offre des indices non moins concluants: le nez droit, qui accompagne le pur profil grec, marque la dignité, la pudeur et l'absence de passions vives; le nez arqué, puissant, indique la domination et parfois la cruauté: c'est le nez de Catherine de Médicis et de la reine Elisabeth. Les nez retroussés révèlent mille choses charmantes, c'est le nez féminin par excellence, le nez de Roxellane, le nez ravissant de Cléopâtre, qui, en captivant Antoine, a changé la face du monde.

Les nez démesurément longs sont assez rares chez la femme, cependant celui de Mme de Villette, mère du marquis de Villette, l'ami de Voltaire, mérite une mention spéciale. Elle était la première à avouer qu'il dépassait la mesure ordinaire et faisait elle-même des plaisanteries à ce sujet. Son amie, Mme de Contades, qui était fort jolie, souffrait de lui voir un nez si long, au point de ne pas oser le regarder, et pour la consoler de ce malheur, elle lui parlait sans cesse de la petitesse de ses pieds et de ses mains.

Ennuyée de ces éloges répétés, Mme de Villéty s'entendit avec le président de Perigny, connu par

ses bons mots, et, devant dix ou douze personnes, qui n'étaient pas dans le secret, Perigny coupa la parole à M^{me} de Contades qui s'extasiait sur la délicatesse et la blancheur des mains de M^{me} de Villette. « Pour moi, dit-il, ce n'est pas du tout là ce qui me charme chez M^{me} de Villette ; je ne puis souffrir ses mains et ses petits pieds si vantés ; ce que je préfère en elle c'est son nez. » Tout le monde s'étonna de l'incartade de M. de Perigny, et Madame de Contades frémît. « Oui, continua-t-il, son nez ! Il est de si bonne amitié, si prévenant ! Il me fait toujours des avances, tandis que ses mains et ses pieds me repoussent. Puis, quand elle cause, ce nez, qui d'ailleurs n'est pas gros mais seulement long, prend une expression si fine et si spirituelle !... Je le déclare, moi, qui ait entendu tant de harangues, je n'ai jamais vu à personne un nez qui prit autant de part aux choses qu'on disait.... Pour tout dire, M^{me} de Villette a le nez éloquent !... »

On rit beaucoup de ce panégyrique débité avec feu et l'on finit par consoler M^{me} de Contades du grand nez de son amie, dont elle s'était jusque là sincèrement affligée.

La réclame prend des proportions telles qu'on ne peut savoir où elle s'arrêtera. Un industriel de Paris offre gratuitement à toute personne qui promet de s'en servir dans ses courses à l'exposition des parapluies et des ombrelles couverts d'annonces relatives à son commerce.

D'un autre côté, un entrepreneur de publicité fait actuellement des démarches très actives dans le but d'obtenir l'autorisation de faire des annonces dans les cimetières. Il se chargerait d'élever pour rien les monuments funèbres, moyennant que les familles lui concédaient le droit de couvrir ces monuments d'inscriptions qui lui conviennent.

Si cet entrepreneur peut atteindre le but qu'il se propose, il ne tardera certainement pas à trouver des imitateurs et nous verrons les épitaphes modifiées dans les genres suivants :

Ici repose

EUPHRASIE PORTENVILLE

MORTE A 20 ANS

D'UNE MALADIE DE POITRINE.

Elle vivrait encore si elle avait fait usage

DE

LA DOUCE REVALESCIÈRE DUBARRY.

Ou bien :

ALEXIS SOTILLON

De son vivant s'habillait chez M ***

LA MAISON N'EST PAS AU COIN DU QUAI.

Ou bien encore :

CI-GIT

JEANNE FABER

Femme de Thomas Faber, marbrier.

Ce monument fut érigé par son époux, comme hommage à sa mémoire et comme un échantillon de son travail.

Tombeaux dans le même style: 1,200 francs.

Un charmant ouvrage à lire, et qui mieux que tout autre nous initie aux mœurs et coutumes américaines, si curieuses, si inconcevables parfois, est celui qui a pour titre *Trois ans aux Etats-Unis*, par M. Oscar Comettant, et auquel nous sommes permis d'emprunter les lignes suivantes :

On sait ce que sont les hôtels en Amérique : des maisons immenses, meublées avec le plus grand luxe et desservies par des régiments de nègres et par des bataillons de jeunes Irlandaises fraîches et accortes, auxquelles échoit le service des chambres. Des milliers de voyageurs qu'emmènent et ramènent de tous les côtés de l'Union les steamboats et les rail roads peuplent ces immenses caravanserais. Partout ailleurs qu'aux Etats-Unis, où l'on voyage avec une surprenante facilité, de pareils hôtels seraient inutiles et ruineux pour leurs propriétaires. Dans les hôtels américains, si différents de nos hôtels français, tout est prévu pour le confort et l'agrément des voyageurs. Il n'est pas jusqu'aux nouveaux mariés qui, moyennant la somme de trois cents francs par jour, ne puissent abriter leur amour vaniteux dans une chambre vraiment royale, désignée sous le nom de la chambre de la mariée, et où se confondent avec plus de prodigalité que de bon goût l'or, l'argent, les soies et le velours.

Des télégraphes électriques à l'usage des voyageurs sont établis dans les hôtels et communiquent avec toutes les villes des Etats, à un prix très modéré. Il y a aussi, dans les hôtels, des salles de billards, des bar-rooms, sortes de buvettes, où l'on boit en été les rafraîchissements les meilleurs et les plus variés : des pharmacies, des chambres de bains, une poste aux lettres, des cadrans qui indiquent d'où vient le vent, des cabinets de lecture remplis de journaux et d'affiches en si grande quantité qu'on les jette sous les pieds des passants pour attirer leur attention ; enfin, il y a des blanchisseries à la vapeur où le linge est lavé, séché, repassé et plié en deux heures. Ces blanchisseries sont un chef-d'œuvre de mécanique. Mais, sous le rapport des machines, le génie des Américains est sans pareil. Quand on pense qu'à Cincinnati on tue les porcs à la mécanique ! Le pauvre animal tombe sous une première trappe, où il est égorgé ; de là il passe dans de larges chaudières d'eau bouillante qui lui enlève les poils ; un autre compartiment de la machine le dépece, et, d'oubliette en oubliette, l'infortuné compagnon de Saint-Antoine se trouve, au bout de quelques heures de ce rude travail symétriquement coupé, salé, mis en baril, prêt à se porter sur tous les points où le réclame l'estomac de l'homme. Ces malheureux cochons n'ont pas le temps de s'y reconnaître. Du reste, les hôtels en Amérique ne sont pas destinés uniquement aux voyageurs. Il n'est pas rare de voir des négociants depuis longtemps établis dans le pays, demeurer avec leur famille dans les hôtels, où, pour le même prix, ils vivent mieux qu'ils ne pourraient le faire chez eux.

New-York hôtel n'est presque entièrement habité que par des familles recommandables de New-York, pour lesquelles la vie en commun ne semble avoir aucune répugnance. Les déjeuners dans les hôtels américains commencent à sept heures pour les personnes occupées d'affaires, et l'on peut se faire servir jusqu'à onze heures. Il n'est pas rare de voir d'intrépides voyageuses qui viennent, en compagnie de leurs maris, de leurs frères, de leurs fiancés, ou même toutes seules, pour visiter New-York, se lever à six heures du matin et descendre pour déjeuner à sept, en grande toilette et en manches courtes. Dans le courant de la journée, on rentre à l'hôtel pour faire le lunch, qui permet d'attendre le dîner, d'ordinaire servi à cinq heures. Le dîner est le repas le plus intéressant, celui qui rassemble le plus grand nombre de convives et qui mérite le plus l'attention du voyageur.

D'immenses tables, parfaitement dressées longtemps à l'avance, attendent les convives. Un effroyable roulement de gong chinois, qui remplit l'hôtel de ses barbares vibrations, avertit les dîneurs de se mettre à table. Quand tout le monde est assis, le commandant des domestiques, un nègre ordi-